Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 50 (1921)

Heft: 7

Artikel: La lecture populaire et les bibliothèques scolaires [suite et fin]

Autor: Coquoz, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039155

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Je songeai à partir de ce fait pour une leçon de catéchisme moral, laïque. Je possédais toutes les théories de nos manuels les plus récents : hygiène, respect de soi, solidarité. Par avance je vis mes gaillards ouvrir des yeux immenses, puis éclater de rire. Jamais je n'avais senti aussi douloureusement la pauvreté, la sottise, la niaiserie de toute cette littérature... Mais il fallait avoir l'air de faire quelque chose. Avouer tout de suite que nous ne savions pas, que le bien ou le mal étaient pour nous des mots vides de sens, qu'il existait tout au plus des actes utiles ou jugés tels par la majorité des consciences et des actes nuisibles que la société réprouvait au nom de ses intérêts, avouer cela devant nos gamins d'esprit très éveillé, autant eût valu les nourrir au trois-six... A tout prix, il fallait sauver le mot fétiche : ceci est *défendu*. Oui, mais pourquoi et par qui ? N'y avait-il pas, dans la réplique de mon gamin, plus de philosophie que dans mainte docte dissertation de Léon Bourgeois, de Durkheim, de Lévy-Brühl, de Belot, d'Albert Bayet ? Pour conclure, je levai mon doigt d'un air menaçant.

— Si je te repince !

Et si je ne le repinçais plus ?

C'était donc là, réduite à ses proportions réelles, cette vocation d'éducateur dont je m'étais fait un si bel idéal ! Faire naître la peur du gendarme ou du pensum, me transformer moi-même en gendarme ou en vulgaire « pion ». C'était moins beau qu'un métier de policier, car ce dernier généralement croit à la loi ; et je n'y croyais pas.

(A suivre.) E. DÉVAUD.

La lecture populaire et les bibliothèques scolaires [1]

(Suite et fin.)

Les bibliothèques scolaires ont été vivement combattues autrefois dans notre canton de Fribourg. Mais, aujourd'hui, en présence du flot montant des lectures mauvaises, il ne viendrait à personne l'idée de combattre une bibliothèque bien constituée. Nous ne lutterons efficacement contre les lectures malsaines qu'en répandant largement les bonnes lectures.

Sans doute, c'est un problème très complexe que celui de la lecture populaire ; quelle qu'en soit la solution, avons-nous déjà dit, il en peut résulter et du bien et du mal. La lecture n'agit point sur tous les caractères de la même façon. Un même livre, une même page, peut éveiller parfois des sentiments bien opposés, suivant l'émotivité, le tempérament et même la complexion nerveuse des individus. C'est pour cette raison, qu'il est extrêmement difficile de déterminer à quel point un livre peut être taxé de bon ou de mauvais. Il va sans dire que nous ne parlons pas de ces ouvrages à tendances nettement contraires aux bonnes mœurs, ni de ceux dont les doctrines s'écartent de l'enseignement de l'Eglise. Ces ouvrages-là sont à répudier sans hésitation, cela va de soi ! Mais, nous supposons un ouvrage qui paraît bon, bien pensé aux points de vue de la morale et de la

[1] Voir ce qui précède aux numéros des 1er et 15 février.

religion, qu'un moraliste même sévère juge irréprochable ; croyez-vous que cet ouvrage sera apprécié de même manière par tous ceux qui le liront ? Nous ne le croyons pas ! Les ouvrages bons et sérieux dont nous nous préoccupons en ce moment présentent, du reste, d'eux-mêmes un danger. S'agit-il d'œuvres de bonne tenue littéraire ou scientifique, il arrive trop souvent que des cerveaux mal préparés, n'ayant point fait les études indispensables pour en saisir la complexité, les comprennent à contre-sens, en tirent les leçons les plus erronées. S'il s'agit d'œuvres de vulgarisation, les plus abordables et les plus largement répandues, l'auteur est toujours obligé, tout en simplifiant ses idées, de garder à son raisonnement toute sa rigidité ; combien de lecteurs vont suivre le raisonnement de déductions en déductions, jusqu'à sa conclusion générale ?

D'ailleurs, la lecture est une semence jetée dans l'esprit et le cœur ; or, nous le savons, la même semence germe plus ou moins bien suivant le terrain et le climat : telle graine, par exemple, produit un arbre gigantesque sous les tropiques et ne donne, dans nos climats, qu'un arbuste frêle et délicat. Prenons même une « Vie de Saints » ; lue par un enfant pondéré et calme, elle lui donnera de saines pensées, l'excitera au bien et au mieux, tandis qu'elle peut, sur un esprit faible, agir de façon à frapper l'imagination. Le lecteur sera peut-être porté à inventer des macérations ridicules, d'autant plus funestes que ces pénitences volontaires ne seront pas la conséquence d'une piété véritable et réfléchie, mais le fruit d'une exaltation passagère. Nous prenons l'exemple d'une « Vie de Saints », mais il en serait de même d'un autre livre.

Faut-il dire pourtant que la lecture populaire doive être rejetée ? Faut-il croire que la création de bibliothèques scolaires ou populaires est une erreur ? Non pas ! Nous considérons les bibliothèques comme une nécessité. Mais il faut mettre un grand soin à les constituer et surtout parer aux inconvénients *d'une mauvaise assimilation de la lecture*. Il s'agit de raffermir le bienfait des bibliothèques par des discussions, des conférences bien dirigées. L'œuvre des bibliothèques de jeunesse surtout a besoin d'être complétée par des cercles de jeunes gens et de jeunes filles. Ces associations, dont personne ne met en doute l'utilité, peuvent avoir une excellente influence dans le domaine de la lecture. Et cette influence ne doit pas seulement s'exercer par des discours ou des conférences, mais surtout par des rapports faits par les jeunes sociétaires, discutés par les camarades, avec, pour terminer, une conclusion, un jugement pondéré et mesuré du directeur. C'est là, croyons-nous, l'un des meilleurs moyens d'éviter une mauvaise assimilation de la lecture.

Arrivons maintenant à la constitution d'une bibliothèque. Quels choix de livres devons-nous faire s'il s'agit d'une bibliothèque populaire ? C'est là une question bien délicate. Essayons cependant d'y répondre.

Il y a d'abord à distinguer les ouvrages de fond. Ce sont des traités de morale, des livres religieux, des traités d'économie politique, de philosophie, etc. Tous ces ouvrages doivent être choisis d'après des conseils de *spécialistes* en chaque partie. Nous n'irons pas nous adresser au premier venu pour le choix des livres. Celui qui a fait des études classiques, de ces études prolongées qui forment l'âme, mûrissent le jugement, découvre au moins en partie, et mieux, les grands horizons de la pensée. Nous aurons donc comme conseillers quelques-uns de ces hommes d'études, des prêtres de préférence. Pas un seul livre introduit à la légère dans une bibliothèque !

En second lieu, nous aurons à nous procurer des ouvrages historiques et géographiques, très nécessaires aussi, choisis de manière à faire mieux connaître la patrie. Nous aurions beaucoup à dire ici, mais nous nous bornons.

Enfin, il y aurait les lectures de distractions, les romans et nouvelles. Ces lectures-là sont indispensables et ne peuvent pas être écartées. Ce sont d'ailleurs celles qui attireront le plus de lecteurs. Evidemment, il faut faire un choix très judicieux. Sans parler du problème de moralité, qui doit être admis sans autre, il faut trouver des ouvrages intéressants, instructifs, attrayants aussi. Mais, tout ce qui n'a pas une vraie valeur littéraire est à rejeter, car nous devons nous préoccuper également d'apporter un appoint au perfectionnement, à l'épuration et à l'amélioration du langage. Et dans ce domaine, les discussions dans les cercles d'études de jeunes gens et de jeunes filles peuvent rendre de très grands services.

Pour les bibliothèques scolaires, on peut évidemment appliquer les mêmes principes. Naturellement, il y a à tenir compte de l'âge et du développement des petits lecteurs. Au lieu du cercle d'études, il y a la classe. Le maître fait rendre compte des lectures faites à domicile, questionne, ouvre de petites discussions, et rectifie les erreurs de compréhension. Il y a cependant ici un élément de plus et un élément qui nous paraît essentiel : le maître doit être le bibliothécaire de ses élèves. L'instituteur connaît le caractère, le tempérament, le degré d'intelligence des enfants et il ne leur délivrera que les livres qu'il juge bons, en tenant compte, dans chaque cas particulier, des aptitudes, du développement, de la sensibilité de l'enfant. Cela suppose, sans doute, que le maître d'école possède un grand sens critique et psychologique, et nous ferions injure à la grande majorité des collègues de croire que le corps enseignant fribourgeois ne le possède pas. Encore plus, le maître doit avoir une connaissance assez exacte des livres de sa bibliothèque et de leur contenu. Il devrait toujours s'imposer le travail, sûrement fastidieux, de lire les livres. Ce travail produirait d'excellents fruits, quel maître conscient de son devoir y renoncerait ?

J'ajouterai encore que le choix des livres fait par des personnes compétentes, l'instituteur peut, sans inconvénients, devenir le biblio-

thécaire de ses élèves. C'est une fonction qui n'est pas au-dessus de sa compétence et qui ne viendrait absolument pas à l'encontre des règles de discrétion et du principe d'autorité que l'Eglise tient à garder dans le domaine des idées.

Nous terminons cette étude trop brève et surtout trop incompétente sur le grave problème de la lecture, mais nous tenons à répéter que nous sommes absolument convaincu que le meilleur moyen de lutter contre les mauvaises lectures est de répandre le bon livre par le moyen des bibliothèques. Rien ne sert de gémir et de jeter l'anathème contre les propagateurs de lectures perverses et immorales, il faut agir. Resterons-nous inactifs en présence de l'intense propagande que l'on fait en faveur du mauvais livre ! Les ennemis de la religion et de tout ce qui est bon dans la société ont à leur disposition des bibliothèques bien fournies. Ayons donc les nôtres ! Rendons à nos adversaires la monnaie de leur pièce. Nous ne voulons pas nous laisser prévenir et être des naïfs et des dupes dans la question des lectures populaires.

Il y a là, nous semble-t-il, un point d'honneur et aussi une question de *souci des idées*. A notre époque de matérialisme, nous ne devons pas reléguer à l'arrière-plan les bibliothèques, car elles contribuent pour une bonne part à redonner aux idées la prépondérance sur la matière. Il faut remettre en honneur la force spirituelle et idéale. L'argent tout-puissant, le commerce, les affaires, l'industrie, le charbon, le change, la mécanique, ne voilà-t-il pas le grand souci public qui envahit tout ? Mais la justice, la charité, le droit, l'honneur, la religion, ne trouvent plus de place. Aux bibliothèques est sûrement liée la question du souci des idées. Regardons notre monde jouisseur. Ne voyons-nous pas que les grandes idées du beau, du bien, de la vertu se dissolvent. Il n'y a bientôt plus de penseurs ou, tout au moins, d'hommes réfléchis ; il n'y a plus que des hommes qui vivent extérieurement : il n'y a plus de vie intérieure. Et pourtant, la vérité seule peut triompher de la matière et ramener l'homme à la saine compréhension de la vie.

C'est un devoir pour nous, éducateurs, de répandre la vérité. Les bibliothèques seront un moyen très efficace de la répandre. Ce sont les idées qui conduisent, en définitive, le monde. L'histoire, d'ailleurs, nous le prouve. Pour changer la face du monde, il n'a fallu que douze apôtres prêchant les idées du Christ. Et au XVIme siècle, la pensée perverse d'un homme, tout seul, Luther, a bouleversé l'Europe entière. Deux siècles plus tard, deux philosophes, Voltaire et Rousseau, devaient enfanter la Révolution française !

C'est peut-être aujourd'hui le cas, plus que jamais, de sonner le clairon et de rallier tous les défenseurs des grandes et nobles idées de droit, de justice, d'honneur et de probité et d'en faire des apôtres pour lutter contre les idées perverses du socialisme qui est la négation de tout ce qui est beau et bien !

E. Coquoz.